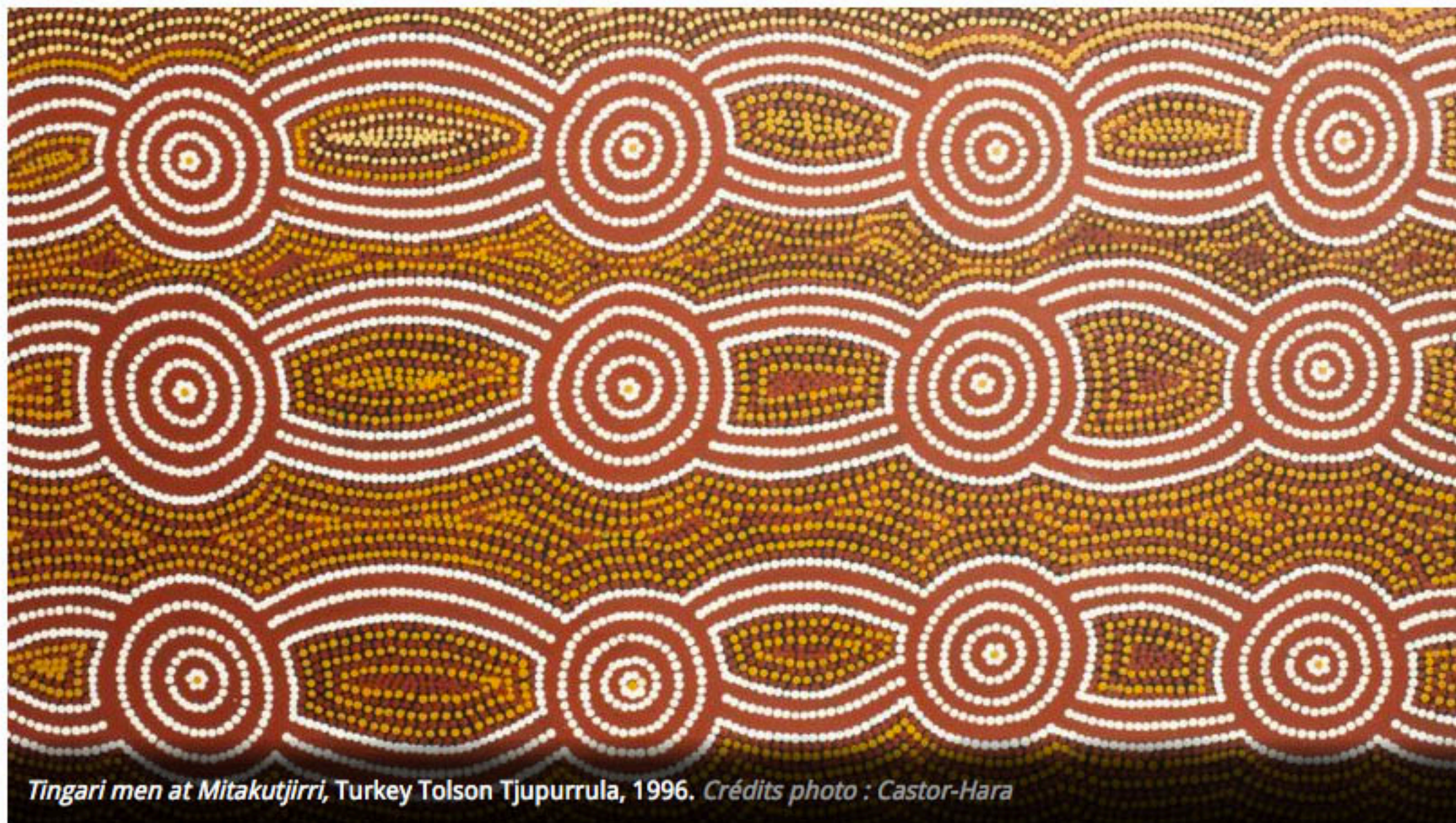


La peinture aborigène dans tous ses éclats



Tingari men at Mitakutjirri, Turkey Tolson Tjupurrula, 1996. Crédits photo : Castor-Hara

Le Musée d'art aborigène d'Utrecht (Pays-Bas) vend une partie de ses œuvres le 22 juin chez Castor & Hara.

Une invitation au voyage. L'expression est à prendre au mot. Nombreux sont les amateurs d'art **aborigène** que la collection a poussé à prendre l'avion. Le plus souvent cependant, c'est le voyage qui a suscité la passion, comme pour Jean-Jacques de Dardel, ambassadeur de Suisse en France, qui a oublié sa collection d'œuvres du XVIIIe alors qu'il était en poste à Canberra.

Le voyage est à l'origine de l'engouement de Marc Jallon, 57 ans, consultant pour la vente d'une partie du fonds du Musée d'art aborigène contemporain d'Utrecht (Pays-Bas), le seul au monde entièrement consacré à ces artistes australiens, organisée par **Castor & Hara** à Drouot le 22 juin. «Ce qui m'intéresse est de partager cet univers le plus largement possible. Drouot est une fourmilière idéale pour cela»,

affirme ce collectionneur dans l'âme, fou des BD d'**Uderzo** et de Street art, à l'origine d'autres ventes d'art aborigène avec Besch Cannes et Artcurial Paris. «Ce sont des univers croisés», affirme Marc Jallon, fier d'avoir affûté sa dernière passion auprès de l'expert en art tribal Serge Reynes, et qui n'a de cesse d'établir des parallèles avec **André Breton**, **Max Ernst** ou encore **Keith Haring** exposé actuellement au **Musée d'Art Moderne de Paris**.

Chez Castor & Hara, les 155 œuvres provenant du **Musée d'Utrecht** sont proposées à des estimations étonnamment basses, entre 250 et 7 000 euros selon les objets et peintures: un récipient en bois fait et peint par Billy Morton Petyarre (Alyawarre, circa 1920-2008), sculpteur star des institutions australiennes, est proposé pour 250 à 500 €, des acryliques sur toile de Turkey Tolson Tjupurrula (Pintupi, circa 1943-2001) sont vendues 1 200 à 2000 €. «C'est un musée privé, qui vend pour faire évoluer sa collection, y faire entrer des artistes qui n'y sont pas encore représentés. En même temps, l'idée est de favoriser la constitution de collections particulières. Il s'agit d'une initiation à l'art aborigène», dit Marc Jallon, faisant siens les mots écrits dans le catalogue par le conservateur du musée, Georges Petitjean.

«Les œuvres de ce musée sont de bonne source et de bonne facture. Elles ont été rassemblées par deux marchandes qui se rendaient dans les communautés d'artistes en Australie», observe de son côté le galeriste parisien Stéphane Jacob (Arts d'Australie), 44 ans. Dans un beau petit livre savant mais non prétentieux dont il est coauteur, **La Peinture aborigène**, cet ancien communicant guide le néophyte. Pas facile en effet de s'y reconnaître alors qu'un même artiste est proposé sur le marché du simple au quintuple. «Cela crée pour certains un problème de référent», déplore ce membre des Amis du quai Branly, signataire d'une charte éthique australienne, qui recommande de demander un certificat d'œuvre produit par la communauté d'artistes en Australie.

Une histoire plurimillénaire

Stéphane Jacob est l'expert d'une vente inédite chez **Expertissim**, qui inaugure cette spécialité. Sur ce site d'enchères inversées, où l'objet mis en vente voit sa valeur diminuer tant qu'il ne trouve pas preneur, jusqu'à une date butoir, une acrylique sur toile de George Tjungurrayi est en ligne jusqu'au 8 août, partie de l'estimation haute de 5 000 €. Le galeriste présentera, lui, ses artistes lors du Parcours des mondes, à Paris, à Saint-Germain-des-Prés, du 10 au 15 septembre. On s'interroge: l'art aborigène est-il de l'art premier ou de l'art contemporain? «C'est de l'art contemporain ancré dans une histoire plurimillénaire», dit-il.

Avant de supplier: «Ne dites plus "aborigène"! Le préfixe "ab" signifie l'origine en latin.

L'expression aborigène désigne une population dont les ancêtres sont considérés comme ayant depuis toujours peuplé le pays où elle vit.»